

LES AUTRES ET MOI.

Un ami, même très cher, qui va vivre, fût-ce pour quelque temps seulement, sous d'autres cieux, nous devient peu à peu étranger. « Loin des yeux, loin du cœur », dit le proverbe. Mais cela ne veut pas dire que l'ami en question nous devienne indifférent pour autant. Très souvent, tout au contraire, estompant ses défauts, mettant en évidence ses qualités, l'éloignement nous le rend encore plus cher. Par là même, toutefois, n'étant plus lui-même, ce n'est pas lui dont nous regrettons l'absence, mais un personnage irréel. On dirait que l'éloignement, avant de les rompre, distend d'abord les liens qui le rattachaient à nous. On dirait que le milieu étranger où il séjourne, qui nous est toujours plus ou moins irréel, plus ou moins imaginaire, agissait sur lui, le rendant lui-même irréel, imaginaire. Et il en va des lieux familiers comme des êtres aimés. On quitte la ville pour les vacances d'été, et bientôt on a peine à imaginer qu'on a pu y vivre de longs mois ; une fois rentré en ville, on perd vite tout souvenir concret de la vie qu'on a menée à la montagne ou à la mer. A plus forte raison, les êtres que nous n'avons jamais vus, qu'ils soient disparus ou qu'ils vivent dans des pays lointains, nous sont-ils toujours plus ou moins étrangers. Les pays et les époques que nous ne connaissons pas d'expérience personnelle nous apparaissent toujours plus ou moins irréels, imaginaires.

Nous n'arrivons jamais tout à fait à concevoir les mondes qui nous sont étrangers comme aussi vrais que le nôtre, à croire que les gens qui les habitent sont « du vrai monde » comme nous. Un autre monde nous apparaît toujours, plus ou moins, comme un monde autre, et les gens qui l'habitent ne sont jamais tout à fait « du monde » pour nous. L'idée que je me fais des autres peuples est toujours plus ou moins éloignée de la réalité, et il en va de même que l'idée que je me fais d'eux et qu'ils se font de moi soit péjorative, et sans même qu'il soit question d'hostilité. Pour les anciens Grecs, étaient Barbares tous ceux qui ne parlaient pas grec : « le vocable, à l'origine, n'entraînait pas toutes les acceptions péjoratives que nous lui avons attribuées depuis », écrit Georges Contenau.

Le pays du fleuve Jaune et du fleuve Bleu peut-il être un vrai pays comme celui où coule le Saint-Laurent même pour celui qui rêve de révolution culturelle québécoise ? Il ne suffit pas de porter un col Mao pour que Mao devienne un personnage concret. Même à une époque où la barbe envahit les visages, Castro vociférant dans une langue que je n'en-

(1) La civilisation phénicienne, p. 83-84.

tends pas reste mythique. En fait, les Martiens dont on a tant parlé ne me semblent pas beaucoup plus imaginaires que Papous et charmeurs de serpents. Le touriste américain me regarde comme une invention, et je le considère du même oeil.

La popularité des récits de voyages provient sans doute du fait que, pour le lecteur, ils tiennent du conte : on les lit « comme des romans ». Marco Polo comme Hérodote apparurent sans doute à leurs contemporains comme des conteurs aimables. Et c'est comme conteurs qu'ils fascinent encore les hommes du XX^e siècle. Un auteur, Gilbert Chinard, a pu écrire un ouvrage intitulé : *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française aux XVII^e et XVIII^e siècles* (1).

Pour l'amateur, la différence est-elle si grande entre Madame Chrysanthème ou Butterfly et les récits de voyages « véridiques et authentiques » au « Pays du soleil levant » ? « A beau mentir qui vient de loin », et je veux qu'on me mente.

Tout pays lointain m'apparaît toujours comme plus ou moins fabuleux, imaginaire, irréel, abstrait : à pays abstrait, peuple désincarné. A propos des Réformés, Henri Estienne écrivait : « On se gardait bien de donner à entendre qu'ils étaient des hommes comme les autres et n'avaient point de cornes ; que c'étaient des gens qui avaient reçu le baptême ; mais c'étaient gens qui se moquaient de Dieu, qui avaient des femmes communes, qui étaient pires que Juifs, Turcs, et Sarrasins. (2) »

En fait, serait-on autrement surpris d'apprendre que les habitants des antipodes marchent la tête en bas ? Considérer les Réformés comme « pire que Juifs, Turcs et Sarrasins », c'est confesser qu'on ne considère pas ceux-ci comme « du monde ». Pour les Occidentaux, un communiste n'est pas tout à fait un homme ; pour le communiste, l'Américain ne l'est pas davantage.

Pour le séparatiste, le fédéraliste marche sur la tête, qui imagine de même le séparatiste. Les uns envers les autres, nous sommes tous ce païen auquel un écrivain chrétien du début du III^e siècle faisait dire : « Le tableau de l'initiation des nouveaux chrétiens est aussi connu qu'abominable. Un enfant couvert de pâte et de farine, pour tromper ceux qui ne sont pas au courant, est placé devant celui qui doit être initié. On l'invite à frapper : la croûte farineuse fait croire à tout ce qu'il y a de plus innocent ; l'enfant périt sous des coups aveugles. Et alors ils lèchent avidement son sang, ils s'arrachent ses membres ». (3)

Castro, les Vietcongs, Mao, les Doukhobors, les Disciples de Jéhova, les Américains, le clergé peut-être... Après tout, pourquoi pas ?

(2) Paris, 1913.

(3) Cité par Latreille, *L'explication des textes historiques : méthode d'explication et choix de textes : histoire moderne*, Paris, Hachette, 1944, p. 23.

(4) Cité dans collection Jules Isaac, *classe de cinquième*, 1964, p. 146.

Les propagandes, quelles qu'elles soient, ne sont jamais purs mensonges, du moins quand elles sont efficaces : elles ne font que reproduire, en les amplifiant, les mensonges que les hommes tout naturellement se racontent à eux-mêmes au sujet des autres, étrangers, irréels, imaginaires. La Chinoise, et la Soviétique un peu plus primitive que l'Américaine, le moyen âge soviétique un peu plus ancien que le Chinois. Sans risquer la révolution, la Maison Blanche peut fournir une information plus ample que le Kremlin : on le voit bien lors des vols spatiaux américains et soviétiques. Il faut qu'il existe, quelque part, des cannibales, du moins il faut conserver précieusement les histoires de cannibales : ceux-ci nous permettent d'avoir bonne conscience à bon marché et d'oublier notre anthropophagie.

Il faut beaucoup d'effort et d'application, encore qu'on n'y parvienne jamais tout à fait, pour concevoir qu'existent, aussi réels que le nôtre, d'autres pays, pour rapprocher les autres mondes du nôtre et les concevoir comme des mondes, pour rapprocher les autres hommes de nous et les voir comme du « monde ». Les chrétiens vénèrent les reliques des saints, les « fans » tailladent les vêtements de leur idole ; le géographe travaille sur le terrain ; l'historien se penche sur les restes du passé. Au cours d'une tournée en province, racontait un comédien prestigieux de Québec, une dame d'un certain âge, qui ne le connaissait que par la télévision, se présenta à sa loge accompagnée de son mari. Après lui en avoir demandé respectueusement la permission, la femme toucha le comédien et sortit sans mot dire. Où l'on voit que l'écran, petit ou grand, n'a pas révolutionné grand-chose dans l'ordre des relations humaines : l'autre reste étranger, irréel, imaginaire. Il n'est pas sûr que le film rende l'autre plus réel que le récit écrit. En fait, il faut que je voie l'autre, il faut que je puisse, sans intermédiaire lui parler, entendre le son de sa voix, pour qu'il me devienne concret, pour autant qu'il puisse vraiment exister pour moi.

Pour connaître l'autre, il faut le sentir nôtre tout en le concevant autre : il faut, selon le vieux thomisme, devenir l'autre en tant qu'autre. Parfois, l'autre reste autre ; parfois je deviens l'autre, mais en tant que moi. Refus de l'autre ; assimilation à la manière de l'animal. Il est une connaissance de l'autre qui est anthropophagie ; il y a le baiser qui détruit l'autre. Connaître vraiment, aimer vraiment, c'est accepter l'autre, mais comme il est, comme autre. C'est déjà un tour de force que de connaître ainsi les êtres avec qui nous vivons journellement. Réussit-on jamais à connaître un tant soit peu Richard Nixon, les paysans des rizières asiatiques, George-Etienne Cartier, César ? Dans quelle mesure les spécialistes des sciences humaines — sociologues, anthropologues, économistes, politologues, géographes, historiens — forts de leur culture, rompus à leur discipline, consacrant leur vie à la science, parviennent-ils à connaître les hommes ? La compréhension, écrit Marrou ⁽⁵⁾ « sup-

(5) **De la connaissance historique**, Paris, Seuil, 1954, p. 98.

pose l'existence d'une large base de communion fraternelle entre sujet et objet... comment comprendre, sans cette disposition d'esprit qui nous rend connaturels à autrui, nous permet de ressentir ses passions, de repenser ses idées sous la lumière même où il les vit, en un mot de communier avec l'autre. Le terme de sympathie est même insuffisant ici... selon la formule de saint Augustin, « on ne peut connaître personne sinon par l'amitié ... ».

Et l'enfant, lui qui n'est pas un spécialiste, lui qui n'est pas un adulte ?

André LEFEBVRE.

Professeur à la Faculté des sciences
de l'éducation.
Université de Montréal.